

## RECENSIONS D'OUVRAGE

### Le Dit du Corbeau et autres nouvelles

REVUE : QUINZAINE LITTÉRAIRE FÉVRIER 2015 n°1121

AUTEUR : Jean LACOSTE

Si l'on en croit la Genèse (VIII, 6), c'est d'abord un corbeau que Noé fit sortir de l'Arche par une fenêtre, un noir corbeau qui, allant et revenant, vola au-dessus des eaux, jusqu'à ce que le Déluge reflue. Alors seulement Noé envoya la fameuse colombe immaculée survoler les terres et la vit revenir avec un rameau d'olivier. Dans sa *novella* intitulée « Le dit du corbeau », Anne Mounic fait de cet animal impur (selon la tradition juive) le témoin muet des désastres de l'histoire, le spectateur compatissant de la folie des hommes, le messenger aussi d'une forme de sagesse.

Angliciste, Anne Mounic appelle « *novellas* » les écrits inclassables qu'elle a réunis dans ce beau volume. S'agit-il de « nouvelles » ? Certes, par le fragment anecdotique qui est au cœur de chacun de ces textes, un incident de la vie quotidienne : les lettres d'un aïeul retrouvées dans une boîte à biscuits bretonne, une enfant sauvage, une caissière enceinte, un cambriolage, une figure étrange aperçue aux Journées de l'estampe, place Saint-Sulpice... Mais l'anecdote, vite, éclate, difficile à reconstituer ; elle sert de support trivial à une méditation d'une sombre intensité, qui s'achève parfois en poème, ou en scène fantastique, et qui suggère, non sans lyrisme, une véritable philosophie de l'existence. Au bout du compte, il s'agit de « *se dégager incessamment de l'inerte, du figé, de l'engourdissement affreux [ ... ] qui a nom " passé, nécessité, ressentiment ", le tragique en somme* ».

Et rien n'est plus contraire à cette philosophie de la liberté que la guerre, « *emprise abusive du collectif* », qui soumet à cette folie générale l'intimité de chacun, sa « *demeure* » propre, et la sacrifie à l'idole moderne de la « *grande Histoire* » avec ses « *cruautés sans recours* ». C'est ce que dit le Corbeau, cet oiseau de malheur malgré lui, qui engage un dialogue muet, un « dit », avec un blessé d'août 14 dans une tranchée, un certain Émile, et avec sa fiancée qui l'attend à Paris, lisant et relisant de ces rares et laconiques lettres venues du front, pieux mensonges pour la plupart. Ce sont des pages bouleversantes, riches d'aperçus. « *Je me souviens, dit le corbeau, de cet homme vaincu, jadis, terrassé, affalé dans la boue glaiseuse, recroquevillé dans le trou. Je le vis vautré parmi d'autres, en ce paysage d'apocalypse, [ ... ] son visage meurtri s'enfonçant, lentement, dans l'anonymat du chaos* ». Mais le corbeau biblique, ou plutôt mythique, d'Anne Mounic, bien loin du volatile vaniteux de La Fontaine, mais aussi du corbeau de Poe, qui se cogne aux parois d'un monde fini, est aussi là pour « *attester du recul de la catastrophe* ». Il en garde certes le souvenir (« *Du fond du puits de leur*

*invisible douleur, je garde la mémoire des êtres humains ») pour « demain, demain » ( « cras, cras », en latin... ) ; il doit le faire, mais invite aussi à préserver, au sein de la temporalité qui est nôtre, ce qui, dans l'existence individuelle, est « ouverture », « inachèvement », « plénitude de l'instant », « renaissance », voire « extase ». « Il s'agit en somme - propose le corbeau - de ne pas accepter l'irréparable, de ne pas s'enfermer dans la cage égocentrique de ses propres terreurs, limitations, chaînes, de ne pas se laisser dévorer par le passé » « Choisir la vie », en dépit de la mémoire, la « vie qui se rebiffe, se redresse, s'insurge », « sauvegarder sa liberté » - « d'un coup d'aile » ! -, voilà, en termes simples, ce que semble être le « dit » du corbeau.*

-----

**REVUE :** n° 272, janvier-février 2015

**AUTEUR :** Paul Van Melle

**TEXTE :**

**Enfin de grands livres**

J'en ai fini donc avec les guerres que paraît-il il faudrait « commémorer », sinon « célébrer ». Je reste aussi adversaire de ces erreurs (car toute guerre d'agression en est une, quelles que soient les prétendues justifications invoquées) que des fiestas de victoires. Rien ne peut justifier une agression ni surtout la pardonner, sauf entente finale entre belligérants. Me voici donc bien à l'aise pour écrire le bien que je trouve, et un plaisir plus inattendu encore puisqu'il s'agit d'une poète, peintre et illustratrice, dès que j'aborde les nouvelles d'un gros volume comme **Le Dit du corbeau et autres nouvelles** d'une de mes écrivaines favorites, surtout pour sa pensée particulièrement aiguisée et plus qu'humaniste, cette Anne Mounic que je suis depuis longtemps déjà et qui, ici, se dévoile autrement que par ses poèmes et analyses critiques. En effet il s'agit de splendides réflexions, manifestement inspirées par ses innombrables lectures et rencontres. Y redécouvrir un Bruno Durocher par exemple et de nombreuses citations des amis et admirations de l'auteure m'entraîne à relire un tas de mes vieux bouquins, dont même des florilèges et/ou manuels m'expliquant pourquoi elle a titré sur un dit, donc un genre médiéval. Et surtout libre, comme les fabliaux et les chants (les chansons, c'est pour bien plus tard) avec peu de règles rigides comme celles du sonnet et de la ballade, deux siècles plus tard. Mounic avait déjà abordé la novela, et je me demande pourquoi elle a choisi le mot nouvelles, puisque ces textes comportent peu de dialogues et sont plus contes que nouvelles aussi proches, pour moi, de réflexions, de souvenirs, de pensée (au singulier, parce que l'unité demeure) dans un apparent désordre qu'il faut très vite abandonner pour se tourner vers le Socrate de Platon et les monologues de Shakespeare qui sont eux aussi platoniciens et socratiques. Il importe de rappeler que Mounic s'est spécialisée dans la traduction de poètes anglais. Qui eux aussi ont leurs

traditions folkloriques et féeriques fortes. Le tableau en couverture, nous le connaissons déjà, mais je ne puis le détacher du « Nevermore » d'Edgar Poe. Quelques exemples : « l'Idéal n'est qu'un trou de mémoire profond, béant, la langue arrachée. » « Les soldats, quand ils mouraient, en gémissant 'Maman', ne choisissaient pas tant leur mère qu'une certaine aspiration à la tendresse ». « Vive, je suis la vie qui ne se connaît pas, vie sans nom, sans résonance, la vie tout impuissance. » Un personnage de la partie appelée L'origine s'exprime : « l'ermite au bord de l'eau a depuis longtemps renoncé à capturer le temps ; il s'est fait une raison, il attend les mots, les mots qui lui offrent le monde au bord des lèvres ». « L'Histoire va lentement, elle aussi, sauf quand elle détruit. Alors, tout va très vite. » « La voix comme les anges - ces êtres intermédiaires entre notre éternité d'absence et notre présence à l'instant. »

REVUE : EUROPE avril 2015

AUTEUR : Michèle DUCLOS

L'oeuvre d'Anne Mounic, que l'on peut aujourd'hui considérer comme majeure dans l'ampleur de son développement et dans la fermeté des convictions intellectuelles qui s'y incarnent, peut, semble-t-il, se subsumer en l'opposition entre, d'une part la société avec ses conventions, « l'objectivité sans affect » qui cherche à nous limiter à « la terrible cage de notre être mortel », et d'autre part, alors que « la forme de notre âme est rythme, fluide pulsation », la subjectivité. notion-clé liée au choix individuel, à la liberté de vivre, de penser et d'écrire, rencontre du dedans et du dehors – « harmonie du paysage et de l'être », là où « c'est l'être qui bondit hors de ses limites ». Partant souvent d'un incident apparemment banal, les récits deviennent un questionnement pour l'imaginaire, indépendamment de l'objectivité chronologique ou du réalisme spatial.

« L'au-delà », dit l'oiseau-narrateur de la première *novella* du recueil (quel que soit le sens qu'il confère à ce terme d'au-delà), « fait partie intrinsèque de l'existence [...] comme une réalité indispensable au déploiement de notre parfaite subjectivité. Le monde fini de l'objet nous tient lieu de sépulcre, si nous nous en contentons. » Ce narrateur donc est un corbeau, « intuition de l'intime » qui, fidèle au programme résumé ci-dessus, se souvient d'avoir été blanc avant d'assumer sa noirceur brillante. Tout en revendiquant un rôle biblique indûment usurpé par une faible colombe, il se fait peu ou prou voyeur pour suivre la vie intérieure, dans leur quotidienneté, d'individus ordinaires victimes du scandale collectif entre tous que fut la Première Guerre mondiale.

La seconde nouvelle, *L'Origine*, se déroule à Los Angeles et nous met en présence d'une enfant longuement enfermée dans une cave par ses parents sans échanges affectifs ni langagiers. Le sujet est abordé *in medias res* alors qu'il est à nouveau réaffirmé que « seule la voix singulière est subversive ». L'anecdote événementielle, plutôt que récit, suscite, selon l'auteure, « une réflexion [...] sur la parole et sa privation ». Alternent dialogues anodins et conversations surprises au hasard d'un bus ou d'un tramway, avec des cogitations intérieures réminiscentes du courant de conscience woolfien sur le sens de la vie et de l'art, en joyeuse rupture avec les conventions classiques de lieu, temps et sujet. « Tous les temps [...] sont toujours présents pour un esprit bien fait, un esprit bien vivant. Pourquoi cantonner les mots à l'imitation fade, parfois vulgaire, en tout cas linéaire, de la réalité, et de son parler sans souffle ? » Le *leitmotiv* de la « subjectivité pleine et entière du devenir » débouche sur « la spiritualité - enluminer chaque minute de son souffle de vie, afin de pouvoir se dire vivant et jongler dans l'éternité de l'idée avec les moments dispersés ».

Selon les mots mêmes de l'auteure dans son avant-propos, la troisième nouvelle, *L'Adagio de Tomaso Albinoni*, « prend forme à la lois de Journal et de Livre d'heures ». Et aussi, surtout, de dialogue oppositionnel entre un *je* et un *tu*, entre deux activités divergentes à l'intérieur d'un couple ordinaire, Julia la caissière et Rémo le violoniste. Leurs occupations ne dessinent aucun lien direct entre l'écoute de la musique d'Albinoni, la tenue d'un journal à la temporalité non impérative, et les courses au supermarché. Dialogue – ou dialectique ? – entre le passé d'Albinoni, de Michelangelo, du Caravage, et le présent plus divers des musicologues Remo Giazotto, Jean Witold, avec également des protagonistes vivants, dont l'auteure. Dialectique existentielle du pensé et du paysage d'un jardin évoluant au fil du Journal en saison de la jacinthe et du forsythia au crocus et formant un contrepoint avec les paysages des peintres italiens médiévaux et

renaissants évoqués. La problématique générale du volume (et de l'oeuvre entière) se singularise ici dans le temps et se fait plus douloureuse : « exploration de l'impuissance contemporaine », où l'« être singulier paraît grotesque dans un monde institutionnalisé » : « fatale impuissance de ce monde. Impasse de la contrainte, de l'intérêt et du divertissement ».

Alors fait retour le leitmotiv de la spirale, déjà ancien dans l'oeuvre, où l'on peut sans doute reconnaître une clé sous-jacente de la structure propre aux récits et à la pensée d'Anne Mounic. « La spirale invite au palimpseste. » Ce déroulement spiraliq ue se manifeste dans la quanième nouvelle, *Chapeau de paille, dans la chapelle des Anges*, localisée toujours en dialectique entre réalité immédiate ordinaire, méditation et imagination. Elle nous mène de la place Saint-Sulpice et de la Journée de l'Estampe au gué du Yabbok par Delacroix, puis à la longue description sensuelle et presque jouissive d'un cambriolage au domicile de l'auteure et de son mari, Nous ne sommes alors pas loin d'une dimension *d'enchantement* qui tend vers Novalis, l'*Axël* de Villiers de L'Isle-Adam et même vers Brassens (les voleurs se voient dédier un poème), puis le récit revient en spirale, avec des développements supplémentaires, à la place Saint-Sulpice. Au passage intervient une dimension éthique: « L'oeuvre est la rédemption de la vie quotidienne, le salut de l'ennui, ce "monstre délicat". Elle est, à cet égard, puissamment morale. »

La méditation qui clôt le volume, *La Demeure et l'Infini*, invoque Nerval et son « Artémis » où « La Treizième revient... C'est encor la première », exprimant le voeu que « les années et les corridors que je parcours par ces lignes et entre ces lignes puissent se prolonger dans la demeure intérieure de chaque lecteur », grâce à une parole qui « tente de saisir le fluide, l'invisible, l'infime et l'infini, et qui, de ce fait, tient elle-même du fluide, de l'incertain, de l'humble et de l'ouvert ». Une parole sous le signe cosmique de l'eau.